

11 JUIN 1984

P₈I P₁

0397-488 X

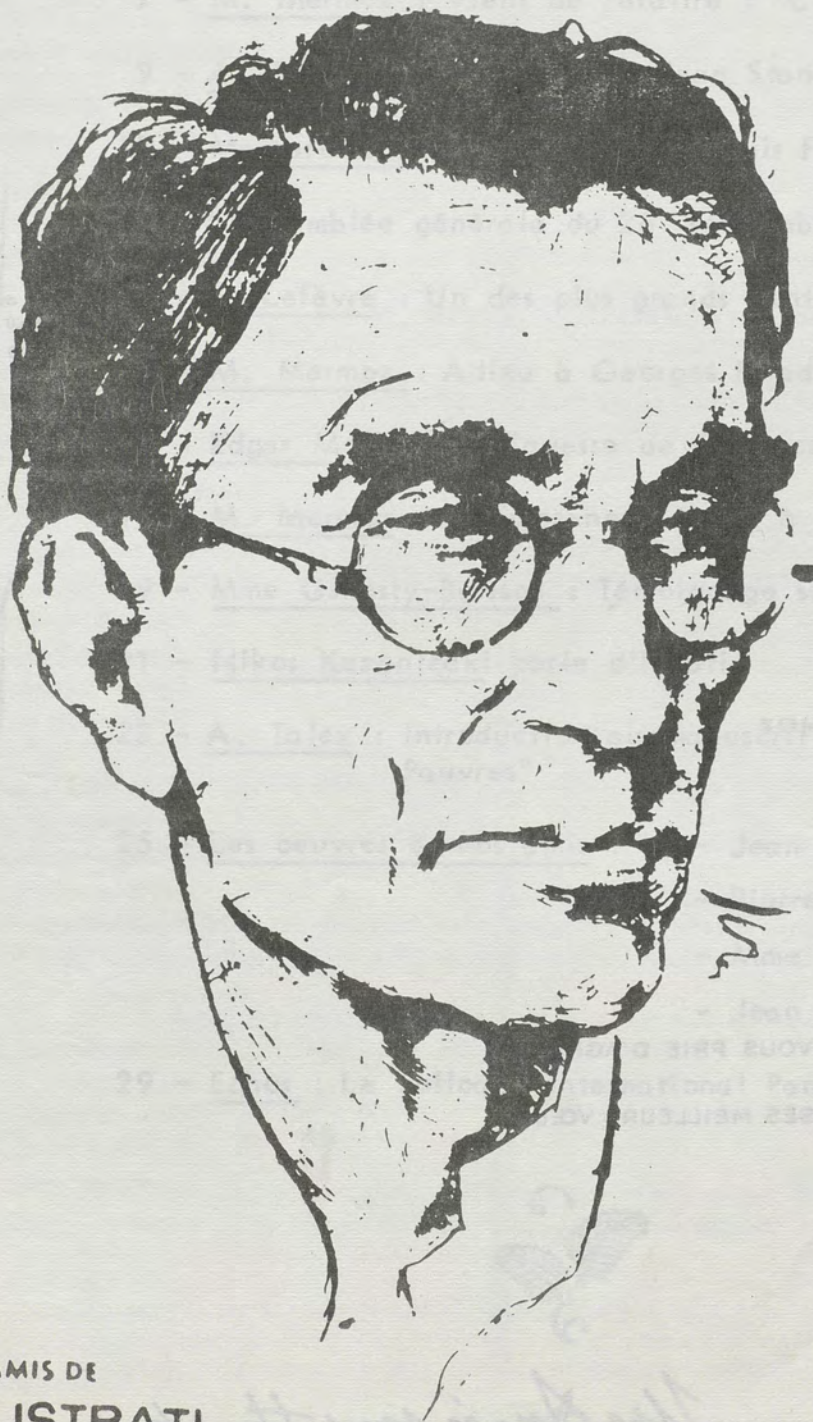


« Pour avoir aimé la Terre »

**CAHIERS DES AMIS DE
 PANAIT ISTRATI**
 Publication TRIMESTRIELLE

8

décembre 1977



LES AMIS DE
PANAÏ ISTRATI

Marcel MERMOZ
 Cite Horlogere
 42 rue du Dr Santy
 26000 Valence Tél. 43 24 42

Gravé par
 PANAIT ISTRATI 1334

« Pour avoir aimé la Terre »

FONDATION PANAIT ISTRATI

(Association 1901)

vous présente ses meilleurs vœux

42, Rue du Docteur Santy
26000 VALENCE
Tél. 16 (75) 43.29.92

MARCEL MERMOZ

VOUS PRIE D'AGRÉER

SES MEILLEURS VŒUX

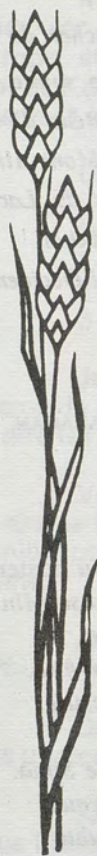
42, Rue du Docteur Santy
26000 VALENCE
Tél 16 (75) 43.29.92

*Une Année sans Heurts et sans Soucis**

LES CAHIERS
DES AMIS DE PANAIT ISTRATI

Sommaire du n°8 (Décembre 1977)

- 3 - P. Istrati : Deux lettres au Guépéou
- 7 - M. Mermoz : Vient de Paraitre : "Confession pour Vaincus"
- 9 - A. Talex : Le souvenir de Jean Stanesco
- 11 - Margaretta Istrati : Lettre aux amis Français
- 12 - L'Assemblée générale du 26 Novembre 1977
- 14 - F. Lefèvre : Un des plus grands conteurs du Monde
- 16 - M. Mermoz : Adieu à Georges Friedmann
- 17 - Edgar Morin : La Sagesse de Georges Friedmann
- 18 - M. Mermoz : Pouvons-nous croire à leur bonne foi ?
- 19 - Mme Ginesty-Buisson : Témoignage sur P. Istrati
- 21 - Nikos Kazantzaki parle d'Istrati
- 23 - A. Talex : Introduction au manuscrit inédit : "Les Frères Pauvres"
- 25 - Les oeuvres de nos amis : - Jean Guénot
 - Pierre Mélet
 - Mme Safir-Lichnevsky
 - Jean Néagoé
- 29 - Echos : Le colloque international Panait Istrati



œuvres de

PANAIT ISTRATI

Préface de Joseph Kessel.

I

KYRA KYRALINA.

Préface de Romain Rolland.

- I. *Stavro.*
- II. *Kyra Kyralina.*
- III. *Dragomir.*

ONCLE ANGHEL.

- I. *Oncle Anghel.*
- II. *Mort de l'oncle Anghel.*
- III. *Cosma.*

PRÉSENTATION DES HAÏDOUCS.

La retraite du Vallon obscur.

Récit de Floarea Codrilor.

Élie le sage.

Récit d'Élie le sage.

Spilca le moine.

Récit de Spilca le moine.

Movila le vataf.

Récit de Movila le vataf.

Jérémie, le fils de la forêt.

Récit de Jérémie.

Un haïdouc.

Réplique du haïdouc.

DOMNITZA DE SNAGOV.

Vers Snagov.

À Snagov.

Après Snagov.

II

CODINE.

Une nuit dans les marais.

Codine.

Kir Nicolas.

MIKHAIL.

MES DÉPARTS.

La taverne de Kir Léonida.

Capitaine Mavromati.

Direttissimo.

LE PÊCHEUR D'ÉPONGES.

Avertissement de l'auteur.

Le pêcheur d'éponges.

Bakâr.

Entre l'amitié et un bureau de tabac.

Immortalité.

Sotir.

III

Préface à Adrien Zograffi

LA MAISON THÜRINGER

LE BUREAU DE PLACEMENT

MÉDITERRANÉE (*Lever du soleil*)

- I. *Moussa*
- II. *Sarah et ses... bars*
- III. *Joies et misères « égyptiennes »*
- IV. *En Syrie : Solomon Klein*

MÉDITERRANÉE (*Coucher du soleil*)

- I. MOUSSA. *Une soirée théâtrale*
- II. *Qui est l'auteur d' « Hamlet » ?*
- III. *Moines du Mont-Athos*
- IV. *Les passions du Lac-Salé*
- V. *Mort de Mikhaïl*
- VI. *L'appel de l'Occident*

IV

LES CHARDONS DU BARAGAN.

TSATSA-MINNKKA.

L'Embouchure.

La disparition du noaten.

La faute de Tsatsa-Minnka.

À Japsha Rouge.

Sima et son bien-être.

Barbatt à sa mesure.

L'inondation.

La vengeance de Sima.

La retraite des eaux.

« Milostivul satului »

Décomposition.

Redressement.

NERRANTSOULA.

Avertissement.

Présentation.

Première partie.

Deuxième partie.

Troisième partie.

LA FAMILLE PERLMUTTER.

Les vieux Perlmutter.

I. *Isaac Perlmutter.*

II. *Schimke Perlmutter.*

III. *Esther Perlmutter.*

POUR AVOIR AIMÉ LA TERRE.

Pour avoir aimé la terre.

Confiance.

Gallimard



DEUX LETTRES AU GUEPEOU

Première lettre (4)



Cher camarade Guerson, Secrétaire du Guépéou,

Nous sommes au terme de notre seconde tournée dans l'URSS. Après le Nord et la Volga, nous venons de finir la Transcaucasie. Auparavant, j'avais déjà visité, sans Kazantzaki, la république Moldave et la Crimée. Ainsi, il nous reste plus que le Turkestan et la Sibérie. C'est à dire encore six mois de voyage.

Mais, avant de me décider à cette dernière tournée, il est utile que je vous parle en toute franchise, car, plus je fouille la vie soviétique, plus ma responsabilité devient lourde devant ceux qui, en Europe, attendent que je dise ma pensée. (Tout ce qui pourrait paraître dans les journaux, signé par moi et Kazantzaki n'est écrit que par ce dernier, sans un mot de moi, et je le dirai publiquement, me réservant ensuite de dire tout ce que je pense, si bon me semble).

Or, cela ne m'est pas facile.

Sur l'Union Soviétique, trois genres d'écrivains peuvent se prononcer facilement, à savoir :

- 1- Les neutres, faiseurs de livres plus ou moins bienveillants, tels Duhamel, Violis, etc.
- 2- Nos ennemis, tel Henri Béraud, détracteurs professionnels de l'Union.
- 3- Nos amis, tel Henri Barbusse, apologistes tout aussi professionnels.

Je puis vous dire que le genre Kazantzaki, auquel j'ai donné tout mon concours est celui que je crois le plus honnête et le plus courageux, tout en étant réservé, - mais ce n'est encore pas ma façon de dire les choses.

Vous comprendrez facilement quand je vous dirai que, pour moi, le problème soviétique est un drame intime. Je suis un révolté de naissance et un vieux révolutionnaire. Je ne suis pas venu dans l'Union pour chercher des sujets de livres, mais pour voir si je ne peux être utile à la cause prolétarienne.

Aujourd'hui je sais que je peux lui être utile, à une condition : *c'est de ne pas écrire comme Barbusse.*

Quand un écrivain renonce à tout sens critique et devient la cloche fêlée d'une idée, il n'est plus un homme écouté et il ne sert plus la cause qu'il croit défendre, il la compromet.

Je pense exactement la même chose du révolutionnaire militant qui fait comme Barbusse : il tue l'idée.

Pour cela, je ne veux pas dire que nous devons nous livrer à des bavardages et à des commérages qui nous plongeraient dans le chaos bourgeois, mais il y a ici des maux qu'il faut nommer par leur nom.

Il y a, dans le Parti, des hommes indignes de leur place et qui font tout pour s'y maintenir. Ceux-là ne sont plus des révolutionnaires, encore moins des communistes.

Il y a, pour l'ouvrier du Parti, la peur de critiquer ces hommes-là, la peur de perdre son gain et même de se voir emprisonner.

Il y a des hauts fonctionnaires communistes qui se plaisent à mener une vie qui offense la dure existence de l'ouvrier. J'ai même vu des membres du Guépéou en uniforme, exhibant dans les Kurorts des épouses aux toilettes peu convenables.

Il y a une espèce de soi-disant «écrivain prolétarien», qui n'est rien d'autre qu'un parasite, vivant sur le dos de la classe ouvrière. Cet homme-là aime trop les banquets où il peut vider des bouteilles, débiter des sottises politiques et crier : «Vive la littérature prolétarienne !».

Il y a enfin, une inhumaine persécution des membres de l'opposition, qu'il faut tenir à l'écart, c'est entendu, mais qu'il ne faut pas pousser à la folie et au suicide.



Je vous dis tout cela, en bon communiste, en bon bolchévik.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas vu que cela, en parcourant l'Union, j'ai vu aussi et surtout l'œuvre socialiste, qui m'a à chaque pas, fait crier de joie. Mais, si vous voulez que j'en parle avec force, il faut me permettre de dire aussi le mal, de le dire avec mesure, avec pitié, avec ménagement, mais de le dire.

Je vous demande ce consentement, je le demande au Parti.

Si vous me l'accordez, j'écrirai mes impressions sur l'Union Soviétique. Si non, je me tairai, en public et en particulier, ici et à l'étranger. (9)

Je vivrai seul.

Votre dévoué,

Dans 15 jours, je serai à Moscou et viendrai vous voir.



Panait Istrati

Deuxième lettre (1)

Cher camarade Guerson,

Me voici à Moscou, depuis trois jours. Etant très occupé en ce moment, je voudrais, avant de vous voir, compléter la lettre-programme que je vous ai envoyée de Novi-Afon, le 4 décembre dernier.

Mon attitude définitive (je l'espère au moins) se résume ainsi :

1- Aucun retour complaisant vers le capitalisme et la bourgeoisie, lesquels sont à détruire malgré les défaillances idéologiques et morales du régime soviétique.

2- Les maux actuels du régime soviétique sont, à mes yeux, rémédiabiles, à condition de les frapper.

3- Confiance absolue dans la classe ouvrière soviétique, qui doit trouver la force et les moyens de guérir les maux de son propre régime et d'entrer dans une voie de réalisations socialistes plus efficace et moins féconde en erreurs.

4- Je ne crois nullement que ce redressement incombe à l'Opposition, ainsi que pensent certains oppositionnistes obtus, par contre, laissée à elle seule, l'Opposition est capable d'erreurs tout aussi graves.

5- Je ne vois qu'un seul moyen de sortir de l'impasse critique, c'est :
a). de cesser de combattre l'Opposition par des moyens de terreur ;
b). proclamer le droit de critique dans le parti pour tous les membres, même pour les exclus pour faute d'oppositionnisme, et
c). de créer le vote secret, dans le parti et dans les syndicats.

Voilà ce que j'appelle être aujourd'hui un bon communiste.

Je voudrais être ce communiste par tous les moyens dont je dispose. Ici, il m'est impossible, sans le consentement du parti. Et à l'étranger, - où ma parole sincère pourrait déclencher une polémique ignoble dans le camp adverse, - je ne voudrais pas combattre non plus sans avoir votre approbation, car je ne suis ni un oppositionniste ni un anarchiste, mais un collaborateur de l'œuvre soviétique.

Je crois profondément dans les forces vives qui se taisent aujourd'hui au sein de la classe ouvrière, laquelle doit vraiment dicter, ce qui n'est pas le cas en ce moment.

C'est là, mon programme. Je suis prêt à mourir en le soutenant.

Votre sincère,

Panait Istrati

REPONSE DE ROMAIN ROLLAND A PANAIT ISTRATI



Note 1

La copie de ces deux lettres furent adressée de Montana sur Sierre le 30 mai 1929 à Romain Rolland. Elles sont datées, la première du 4 décembre 1928 de Novi-Afon (Abkhasie) - Istrati a ajouté, de sa main, sur la copie, une note du 15 mars 1929.

La deuxième lettre est datée de Moscou, de l'Hôtel Passage du 19 décembre 1928.

Jeudi 29 Mai 1929

Je viens de lire à Madeleine vos deux lettres au Guepeou. Elle est profondément émue et les trouve, comme moi, magnifiques.

Mais comme moi, elle pense que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas les publier en ce moment, ni surtout les laisser publier par Boris, ou les amis de Serge. Ce serait un coup de massue que les malheureux donneraient à la Russie tout entière, dans l'illusion d'écraser la mouche de pourriture qui lui ronge les yeux. Vous avez fait ce que vous deviez, ce que vous pouviez. Vous ne pouvez rien de plus. Ces pages sont sacrées. Elles doivent être conservées dans les archives de la Révolution éternelle.

Dans son livre d'or. Nous vous aimons encore plus et vous vénérons de les avoir écrites. Mais ne les publiez pas. Malgré vous, cela prendrait aujourd'hui l'aspect d'un acte de vengeance, qui en diminuerait la grandeur. Et hélas! cela ne servirait en rien à la Révolution Russe - mais à la réaction européenne, dont les oppositionistes font aveuglement le jeu. Situation tragique, déchirante. Mais il faut supporter virilement ce qu'on ne peut empêcher.

Quant à un plan d'action pour vous, je n'en vois pas de réellement efficace, à l'heure présente. Il est évident que ces hommes au pouvoir sont trop compromis, dépendant les uns des autres de leur concours mutuel, pour tenir compte de tout ce que vous direz. Leur ultima ratio est la force. Tant qu'ils l'auront, ils en useront. Et malheureusement leur force détruite, aucune autre n'est de taille à se maintenir à la tête de la Russie Révolutionnaire. On ne peut que hâter le processus de décomposition - les guerres civiles, dont ceux qui profiteront seront les puissances d'argent en Europe et en Amérique.

Votre rôle est de sauver des ruines les flammes d'idéalisme héroïque que vous avez recueillies çà et là, dans les peuples de Russie et d'en réchauffer sinon la génération actuelle, du moins celle de demain, qui est enfant aujourd'hui, afin qu'elle puisse reprendre un jour le combat.

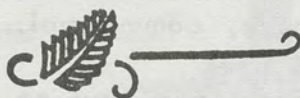
Vous avez fait ce que dois. Adviene que pourra. (Voir Note 3)

NOTES

Note du 15 mars 1929 de Panait Istrati (2)

Quand j'ai pris cet engagement, je me figurais, dans ma naïveté, que les hommes du pouvoir sont de bonne foi, qu'ils ignorent la pourriture au dessus de laquelle ils trônent, et je croyais qu'il suffirait d'une voix puissante et amie qui leur signale les maux pour qu'ils se ressaisissent.

Depuis, l'horrible affaire Roussakov m'a prouvé que le pouvoir est conscient du mal qui ronge la Révolution, mais qu'il ne supporte aucune critique. Cela me délivre de mon engagement, car on ne peut plus rien entendre de ce pouvoir : il ne fera rien si on le traite avec douceur ; il faut frapper. P.I.

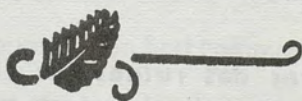


NOTE D'ALEXANDRE TALEX (3)

Panaït ISTRATI a respecté le désir de son grand ami qui lui écrivait donc : "Je viens de lire à Madeleine (sa soeur) vos deux lettres au GUEPEOU. Elle en est profondément émue et les trouve comme moi, magnifiques... Ces pages sont sacrées. Elles doivent être conservées dans les archives de la Révolution éternelle. Dans son livre d'or. Nous vous aimons encore plus et vous vénérons de les avoir écrites. Mais ne les publiez pas!"

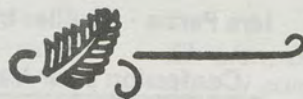
Dans une lettre adressée à son ami Jean STANESCO, P. ISTRATI faisait cette mention : "Ces mots, personne ne les connaît. Personne ne les connaîtra de mon vivant."

Les mots de Romain ROLLAND viennent d'être publiés, 42 ans après la mort de Panaït ISTRATI. Cet échange d'opinions, précieux et inédit, au sujet de "Vers l'Autre Flamme" vient corriger la fausse image des relations ROLLAND - ISTRATI de ce temps-là. Même très tard, la vérité se venge, implacable! ...



PANAÏ ISTRATI

CONFESSION POUR VAINCUS



ENFIN PARU !!

Vient de paraître : Confession pour Vaincus

Après beaucoup de retard, ce volume de 180 pages (grand format) est sorti. Nos amis voudrons bien nous pardonner ce délai, dû à notre inexpérience et nos faibles possibilités. Il représente, pour la petite équipe bénévole, qui en a assuré la publications, un grand effort.

Avec le texte intégral de l'édition RIEDER de 1927, le volume a été augmenté d'un complément de plus de 100 pages, situant l'ouvrage dans son environnement. Bien sûr, maintenant, à 40 ans de distance, plus personne n'est dupe du mensonge stalénien et totalitaire. Mais à l'époque ?....

Boris SOUVARINE, après avoir écrit le 3e volume de «Vers l'autre flamme», ne pu faire paraître son grand et courageux livre «Staline» qu'en 1935 au moment ou ISTRATI mourait désespéré à Bucarest. L'ouvrage vient d'être réédité en 1977 sans modification, au moment même ou «confession pour vaincus» sort de l'oubli.

Avec une prescience extraordinaire, ISTRATI a senti, deviné, sous les mensonges de la propagande l'horrible réalité soi-disant socialiste. Panaït ISTRATI a mené, le premier, le grand combat pour les droits de l'homme, pour l'homme pauvre, exploité, écrasé par les «poux qui se trouvent sur le corps de la Révolution».

On l'a sali, calomnié, outragé et il en est mort.

Aujourd'hui, alors que tant de publications se sont succédées, depuis le livre de Céléga (au pays du mensonge déconcertant), après le fameux «rapport Khrouchtchev» et les innoubliables témoignages de Margarett BUBER-NEUMANN, MARTCHENKO, CHALANOV, SOLJENITSYNE apparaît, lumineux. Cette vérité, ISTRATI avait raison de crier contre l'imposture et le mensonge. Il a eu raison devant l'histoire, contre ses amis KAZANTZAKI, R. ROLLAND et d'autres.

Réservé aux «amis de Panaït ISTRATI», cet ouvrage de 180 pages est en vente au prix de 35 F. franco.

Les compléments comprennent 18 lettres inédites, d'ISTRATI, écrites pendant et à propos du «Voyage» à ses amis R. ROLLAND, Adrien de JONG, Nikos KAZANTZAKI E. BENDZ, Frédéric LEFEVRE.

Nous y avons joint les 2 lettres qu'ISTRATI a adressé alors qu'il se trouvait en U.R.S.S., les deux lettres à GUERSON, secrétaire du Guépéou.

Il était nécessaire de remettre sous les yeux du lecteur les interviews accordés à A. HABARU et à Frédéric LEFEVRE.

Le livre est complété par un itinéraire du voyage et une Bibliographie complète concernant ce voyage.

Le tout, de la main de notre infatigable A. TALEX.

A vous lecteur, de plébisciter par notre souscription à ce livre, nos efforts. Nous envisageons de donner une suite à ce premier dossier : voici le programme.

P. ISTRATI : La Maison Thuringer

P. ISTRATI : Correspondance avec Georges BRANDES

P. ISTRATI : Correspondance avec Adrien de JONG

P. ISTRATI : Les Frères Pauvres (manuscrit inédit)

A. TALEX : Panaït ISTRATI par lui-même

Ion CAPATENA : Ma croisade et notre Croisade (le dossier de la Croisade)

Ion CAPATENA : Panaït ISTRATI, l'homme qui n'adhère à rien.

Quel est, parmi cette liste, l'ouvrage que nous devons mettre immédiatement en chantier. A nos lecteurs la parole, maintenant. Ecrivez-nous nombreux, vous nous ferez plaisir.

M. MERMOZ

TABLE DES MATIÈRES

Ière Partie - (feuilles blanches)

Confession pour Vaincus

- I - Avant propos
III - Introduction par Marcel MERMOZ
XIV - Notes
XV - Lettres à A. De JONG (10/3/27) : « Je parts pour l'U.R.S.S. »....
XVI - Lettre à Frédéric LEFEVRE (7/9/28) - En descendant la Volga....
XVII - Lettre à R. ROLLAND (27/11/28) : « Ma foi dans les hommes change »...
XVIII - Lettre à De JONG (6/2/29) - « Arrête toute publication »....
XIX - Lettre à De JONG (15/7/29) - « Vers l'autre flamme » paraît...
XX - Lettre à De JONG (31/7/25) - les 3 parties de l'ouvrage.
* XXI - A. TALEX - Itinéraire du Voyage.
- 3 - P. ISTRATI - « Confessions pour Vaincus »
14 - Dans l'U.R.S.S.
16 - Le départ - christian RAKOWSKI
18 - Moscou
20 - Autour des fêtes du Xe anniversaire
* 26 - un compagnon de route : KAZANTZAKI
28 - A Athènes
30 - Retour dans la patrie du Proletariat
32 - Odessa - Crimée - Ukraine
34 - Moscou - Békovo
36 - Mourmansk
38 - La Volga
39 - Les Tatars - Kazan - Samara
41 - Astrakhan - Rencontre de RAKOWSKI
42 - Transconcosie - Tiflis - Erivan
44 - Télav - Bakon - Batoum
46 - De nouveau Moscou
* 48 - L'affaire ROUSSAKOV
65 - Conclusion pour combattants



IIème Partie (feuilles jaunes)

Compléments

- * 1 - Justice pour Panaït ISTRATI (M. MERMOZ et A. TALEX)
16 - Notes de l'article précédent
21 - Lettre de Frédéric LEFEVRE à Panaït ISTRATI (21/8/28)
25 - Trois lettres de P. ISTRATI à A. De JONG (d'U.R.S.S.)
(6/8/28 - 8/9/28 - 9/9/28)
* 31 - Lettres à GUERSON (Guépéou) (4/12/28)
35 - Interview de P. ISTRATI par A. HABARU (Monde 2/3/29)
39 -
41 - Interview de P. ISTRATI par Frédéric LEFEVRE (23/2/29)
47 - Panaït ISTRATI - Confiance ! (décembre 1929)
57 - Deux lettres à E. BENDZ (26/2/30 et 3/10/31)
59 - Panaït ISTRATI, l'homme qui n'adhère à rien (8/4/33)
65 - Monique JUTRIN, la rencontre avec N. KAZANTZAKI
66 - Lettres de Panaït ISTRATI à Nikos KAZANTZAKI (16/5/28)
69 - Panaït ISTRATI, lettre ouverte à Romain ROLLAND
73 - Trois lettres de Romain ROLLAND (1922-1927)
77 - Monique JUTRIN, chronologie de la vie de Panaït ISTRATI
* 81 - A. TALEX, Bibliographie concernant le Voyage en U.R.S.S.

A Jean Stanesco

IN MEMORIAM
JEAN STANESCO

L'un des derniers amis de Panaït Istrati, peut-être le *seul* si proche de lui, n'est plus ! Il faisait partie du fameux clan des istratiens, dont le siège était la fameuse «cave» du 24, rue de Colisée, à Paris. De tous ceux qui l'ont peuplée, Jean Stanesco était le dernier survivant...

Roumain d'origine et socialiste de formation, il avait choisi la France, charmé par sa littérature et son histoire, par son esprit révolutionnaire et ses luttes sociales pour plus de liberté, de justice et de fraternité sur cette terre.

Originaire de Ploesti, — la Ville de l'Or noir de la Roumanie, — Jean Stanesco descendait d'une famille nombreuse et très pauvre, qui gagnait avec difficulté son pain. Autodidacte passionné, il fait son apprentissage dans l'ancien mouvement socialiste roumain. Dès sa jeunesse, il se rend compte du chemin à suivre, de quelle part il devait s'aligner. Ainsi, le socialisme devient la foi de sa vie.

Nature juste et sensible en face de la misère et de la souffrance. Cœur noble, délicat et généreux. Symbole vivant de la bonté humaine et de la douceur, intéressé dans toute circonstance de comprendre et pardonner, incapable de haïr. Non une fois, il m'a répété les mots de Panaït Istrati, devenus la loi de son existence : *«Répandre de la bonté, faire appel à la bonté incontestable de l'homme, et non à son esprit de justice, extrêmement chétif dans toutes les classes. Seule la solidarité sociale, seule la bonté humaine peuvent y remédier, chacun en y mettant du sien».*

Jean Stanesco a connu Panaït Istrati dans le milieu socialiste de sa ville natale, avant qu'il devienne un grand écrivain. Fasciné par le personnage, il l'aime et fait un culte de cette grande découverte humaine. C'est grâce à cette amitié qu'il prend la décision d'affronter sa destinée, de la changer. Avant de quitter son pays natal, il veut connaître l'opinion de son grand ami, qui le prévient fraternellement par lettre :

«Quant à votre désir, eh bien, que vous dire ? Chacun est mené par son étoile. L'un finit mal dès le début. Un autre se traîne comme il peut et d'autres s'enrichissent. Tout dépend du hasard, de quelques sous et bien plus du tempérament de l'individu...»

«Réfléchissez et calculez bien, avant de prendre votre décision de quitter le pays natal et vous en aller de par le monde. J'ai été et je resterai un adepte des voyages qui instruisent et réjouissent l'âme, mais je ne recommande à personne de souffrir ce que j'ai souffert. Car c'est bien ça : faire du voyage sans argent (nous ne pouvons le faire autrement), c'est une série infinie de souffrances désagréables.»

«Vos 25.000 lei représentent le voyage en France et le viatique pour un mois. Et après ?»

Eh bien, beaucoup de misères vous attendront, mais si comme moi, vous n'en avez peur, il faut les affronter car elles vont vous aguerrir et fortifier votre âme.» (Lettres du 12 juillet et 12

août 1925).

Confiant en son étoile et déjà aguerrri par la souffrance et le labeur, Jean Stanesco débarque à Paris en 1925 et prend sa place dans le cercle roumain qui fréquentait la boutique du cordonnier Georges Ionesco. Vite il devient l'un des amis intimes d'Istrati, grâce aux souvenirs communs et à son désir effréné de bouger, de frôler l'aventure.

Il travaille avec ténacité, soutenu par sa femme-amie ; il supporte stoïquement les privations et lutte vaillamment avec la tuberculose. La chance commence à lui sourire. Il se maintient, fait des progrès sur son nouveau chemin et régale son âme, reprend des forces chaque fois qu'il rencontre Panagaki. Celui-ci le préfère, gagné par son honnêteté, par son cœur si amical, pour la bonté de son regard franc et sa parole bien réfléchie. Panaït l'appellera dans ses lettres : «Cher Frérot» et «cousin Stanesco».

Ainsi Jean Stanesco devient un ami-confident de Panaït Istrati, auquel il confie ses projets, ses joies ou ses amertumes. Dans une lettre mouvementée, il lui raconte sa dernière rencontre avec Romain Rolland (juin 1929) et l'annonce sur sa décision d'écrire un nouveau cycle de son œuvre : «Les Chercheurs de Foi» dont le premier volume devait être *Dans les Docks de Braïla* (Manuscrit commencé à Colmar, en 1929 et resté inachevé). *Vers l'autre flamme* sera écrit ou non ? C'est Jean Stanesco qui est mis au courant sur l'évolution de l'affaire par Istrati. Et le 15 août 1929, c'est à Jean Stanesco qu'il annonce : *«Frérot ! Mon livre est prêt. Véhément ! Meurtrier pour la vermine humaine, mais aussi source de Foi. Après sa parution, je ferai le bilan des amis, avec lesquels je continuerai ma vie. Seras-tu parmi eux ?»*

La réponse de Jean Stanesco fut prompte, spontanée : *solidarité totale avec la vérité istratienne*. Il reste à côté de Panaït, confiant dans son honnêteté, bien convaincu que son grand ami n'était pas un «lèche-cul littéraire, nourri par la bourgeoisie et qui met de l'eau dans son vin». Dans sa correspondance avec Panaït, il y a une lettre d'importance historique capitale : elle reproduit l'opinion de l'écrivain français sur les lettres de Panaït Istrati, adressées à Guerson, secrétaire de Guépéou, caractérisées comme «Magnifiques !» On ne fait de telles confidences à tout le monde !

Persuadé d'écrire la vie du révolutionnaire roumain Stephan Gheorghiu, Panaït donne

à Jean Stanesco la tâche de ramasser le matériel documentaire respectif. Ce livre devait s'intituler «*l'Agitateur*», — projet non réalisé à cause de la mort prématurée de Panaït Istrati, en avril 1935.

Jean Stanesco jouissait d'une haute estime parmi les amis de Panaït Istrati. Quand Juliette Pary publie un entretien avec Georges Ionesco (Europe, septembre 1952), falsifiant les déclarations du cordonnier roumain, — c'est à Jean Stanesco qu'on envoie une mise-au-point écrite par la femme de Ionesco. Elle conteste que son mari aurait affirmé que «Panaït Istrati a craché sur Romain Rolland et l'Union Soviétique», qu'Istrati «s'est incliné et composé avec le Pouvoir» etc. Toutes ces lettres de Panaït ou celles qui se réfèrent à lui ont été publiées par Stanesco dans les pages de nos «Cahiers», mettant ainsi à la disposition de l'histoire littéraire un riche matériel inédit. Il a gardé avec religiosité son «trésor» istratien : trois manuscrits écrits en Suisse, correspondance entre Istrati et Ionesco, nombreuses photos et livres dédicacés (cinq lettres inédites d'Istrati à Ionesco reconstituent pour la première fois sa première rencontre avec Rolland, en novembre 1922).

Moi-même j'ai été aidé par cet admirable frère et ami, pour faire connaître au public roumain tout ce «trésor» istratien, très précieux pour la recherche littéraire. Il a aidé également, tous les chercheurs littéraires qui s'adressaient à lui sur la vie d'Istrati. Il a mis à leur disposition et sans aucune réserve ses manuscrits et lettres, de même que des informations ou souvenirs personnels sur la vie et l'œuvre de son grand ami et maître.

Jean Stanesco ranime toute sa vie la flamme inextinguible du souvenir de Panaït Istrati en France. L'inauguration des deux «rue Panaït Istrati» à Menton et à Nice ont été bien entendu l'effet de l'initiative des autorités locales mais celui qui a provoqué cette initiative, qui

l'a soutenu avec tenacité est l'ami Jean Stanesco. Il est en même temps, co-fondateur de l'Association «les Amis de Panaït Istrati», il a soutenu Edouard Raydon dans son travail, avec ses conseils d'homme sage et de riche expérience. Quand Marcel Mermoz a été élu Président, en automne 1975, c'est Jean Stanesco qui propose et soutient sa candidature. Depuis ils ont collaboré étroitement, se consultant à chaque action de l'Association, analysaient attentivement le «sommaire» de chaque numéro des Cahiers, la critique des textes et parfois il a soutenu l'Association, avec sa contribution matérielle.

Ce brave homme et rare ami n'a pas oublié sa patrie, qu'il aimait avec fidélité. Il a continué ses relations avec les amis de jeunesse et chaque Roumain, arrivé en France et qui le cherchait, trouvait dans son foyer «l'oasis» de l'hospitalité roumaine. Aux malheureux, il donnait son assistance discrète qui soulageait ou guérissait.

J'ai été l'ami-frère de cet homme exceptionnel. Nous nous sommes retrouvés, il y a 25 ans, par la voie des lettres. Mille pages de confessions, des souvenirs sur Panaït, de conseils ou d'encouragements pour faire face aux vicissitudes de la vie quotidienne. Combien de fois il a remonté mon moral et m'a soutenu quand je chancellais. C'est grâce à la générosité de ce frère irremplaçable que la veuve de Panaït Istrati vit encore. Gravement malade de tuberculose et alité dans le sanatorium Filaret, en 1952, elle a été sauvée par les médicaments nécessaires, envoyés de Rocquebrune chaque semaine...

Pour moi, Jean Stanesco, continu à être vivant. Je le retrouve dans les pages de ses lettres, dans nos souvenirs communs ! Je le sens qu'il m'accompagne et qu'un jour nous nous rencontrerons à côté de Panaït, aux bords de la Grande Bleue, tant aimée. Tous les trois, ensemble, retrouvés dans l'éternité.

Alexandre Talex

BIBLIOGRAPHIE

- Panaït Istrati : *Père Popa*, in «Les Cahiers des Amis de Panaït Istrati», première série, les n° 12/1972, 13-14/1973, 15/1974. (Traduction en français par *Jean Stanesco*).
- Panaït Istrati : *Pages de carnet intime*, Ibidem, le n° 14/1973. (Traduction en français par *Jean Stanesco*).
- Panaït Istrati : *Lettres à Jean Stanesco*, Ibidem, les n° 7-8/1971, 11/1972, 13/1973.
- Jean Stanesco : *Retour et actualité de Panaït Istrati*, Ibidem, avril 1969.
- Jean Stanesco : *Une nouvelle biographie de Panaït Istrati*, Ibidem, le n° 6/1970. (Compte rendu sur la monographie de Monique Jutrin).
- Jean Stanesco : *Hommage de la ville de Menton à Panaït Istrati*, Ibidem, le n° 6/1970.
- Jean Stanesco : *Une rue et une exposition Istrati à Nice*, Ibidem, le n° 12/1972.
- Jean Stanesco : *In memoriam* (Ionel Lazaroneanu et Elie Dumitru), Ibidem, le n° 12/1972.
- Jean Stanesco : *Table de matières des numéros 1-18*, Ibidem, nouvelle série, le n° 1/janvier 1976.
- Jean Stanesco : *Edouard Raydon, peintre et écrivain*, Ibidem, le n° 2/avril 1976.
- Jean Stanesco : *Exposition et rue «Panaït Istrati» à Nice*, in «Réalités Niçoises», n° 122 et 123, avril - mai 1972.
- Jean Stanesco : *Retour et actualité de Panaït Istrati* in «Réalités Niçoises», avril 1969
- Jean Stanesco : *Panaït Istrati*, in «Réalités Niçoises», septembre 1972.

LETTRE DE Mme MARGARETTA ISTRATI

Chers amis français,

Je profite de l'Assemblée Annuelle de l'Association, pour vous exprimer ma joie et mes remerciements pour cette activité qui honore la mémoire de mon mari et aide son oeuvre à être mieux connue par les nouvelles générations.

A ceci s'ajoute la belle réussite de ces "Cahiers" qui sont devenus de plus en plus intéressants et utiles pour la recherche littéraire sur la vie et l'oeuvre de mon mari.

Personnellement, je vous garde une vive amitié et à côté de moi s'unissent les Roumains qui vous ont connus et sont devenus vos amis et frères en Panait.

Je souhaite à vous et à votre Comité d'action, que l'année prochaine soit riche en belles réussites, que vos grands projets - qui sont aussi les miens, - vous apportent la satisfaction désirée.

En même temps, je vous prie de transmettre au Comité d'Honneur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(ss) Margareta Panait ISTRATI

Bucarest, le 23 Novembre 1977.

VIE DE L'ASSOCIATION

ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE DU 26 NOVEMBRE 1977

A VALENCE

- Lecture est donnée d'une lettre de Mme Istrati
- A l'issue de l'Assemblée Générale 98 diapositives représentant Panaït Istrati à toutes les périodes de sa vie ont été projetées.

Rapport financier - approuvé à l'unanimité. Le déficit de 16450F a été couvert par souscription volontaire des adhérents.

Rapport moral - approuvé à l'unanimité. Le bilan de l'activité 1977 peut se résumer ainsi :

- 1 - Au 26 décembre, 542 abonnés aux "Cahiers" (dont les 142 membres de l'Association)
- 2 - Publication des numéros 4-5-6-7 des cahiers à 1000 exemplaires, totalisant 132 pages.
- 3 - 2 conférences, avec projection, sur l'oeuvre de Panaït Istrati.
- 4 - Voyage de 10 jours en Roumanie
 - Causerie au Musée de la littérature Roumaine
 - Participation à la journée P. Istrati à Braïla
 - Plantation de 3 arbres devant la maison natale de l'écrivain
 - Rencontres à Bucarest avec les Ecrivains Roumains
- 5 - Impression en cours de "Confession" l'ouvrage de Panaït Istrati
- 6 - Pourparlers avec les maisons d'éditions françaises. La Maison Gallimard rééditera les tomes I et II des oeuvres actuellement épuisées. Une édition de poche est envisagée.
- 7 - Mise en place du centre de documentation P. Istrati de Paris.
- 8 - Dons de 56 lettres de P. Istrati par M. De Jong le fils de l'ami de l'écrivain.
Mme Frédérique Lefèvre a fait don de 11 lettres de P. Istrati à son père et d'un gros dossier de Presse.



9 - Rayonnement - Publication par la revue "Esprit" du journal de Panaït Istrati de 1922 (don de Mme Romain Rolland).

- Echos de nos cahiers en Roumanie, dans la Presse littéraire.
- Echos de nos articles dans le "Monde", la "Quinzaine Littéraire", les "Nouvelles Littéraires", "L'Espoir de Toulouse", LIBREVAL, Prométhie, la Tour de Feu.

10 - Nos deuils - cinq amis nous ont quittés au cours de l'année : Jean Stanesco, Gafitza, Mme Liliane Ernout, Eliane J. Finberl et Georges Friedman

Projets pour l'année 1978

- Mise en place des dossiers au Centre de Documentation de Paris.
- Invitation d'Alexandre Talex et de Mme Istrati
- Préparation et sortie des 4 cahiers dans l'année
- Diffusion de la Médaille de Bronze Panaït Istrati
- Mise en route d'un 2ème centre de Documentation à l'Université de Nice.
- Préparation et mise en place du "Colloque International Panaït Istrati en Septembre 1978.
- Préparation du centenaire de Panaït Istrati (1984).

Changements dans l'organisation

Le conseil en place a été réélu et Monsieur Jean Hornière, professeur à Marseille a été nommé au bureau.

L'Assemblée a acclamé la désignation de Madame Frédérique Lefèvre au Comité d'Honneur.



TEMOIGNAGE DE CEUX QUI L'ONT CONNU

UN ARTICLE DE F. LEFEVRE

LE PLUS GRAND CONTEUR DU MONDE

PANAÏT ISTRATI

*Cher et grand Istrati ! Le voilà malade, loin de nous «reclus, comme il dit, dans un vieux monastère des Karpathes moldaves» et la triste nouvelle nous parvient en même temps que son récit *La Maison Thüringer* (1), l'un des plus frémissants de vie et d'humanité généreuse qu'il ait écrit.*

Panaït Istrati est l'un des plus grands conteurs du monde. Certaines critiques hors de la vie et de l'humanité peuvent continuer à examiner à la loupe, graves comme des augures, des œuvres mort-nées, étouffées par un psychologisme et un intellectualisme exacerbés et négliger ses œuvres ; elles n'en poursuivent pas moins à travers le monde leur bienfaisant chemin. « A travers le monde » n'est pas ici une simple image puisqu'il est déjà traduit dans une vingtaine de langues.

D'où vient ce succès d'un auteur qui s'est toujours révélé un si mauvais administrateur de ses intérêts ? C'est que cet auteur est un homme, un être d'amour et de générosité.

A travers tous ses livres, il n'a guère dit que lui-même et son âme tourmentée, éprise de justice, penchée toujours sur ceux qui souffrent.

Je n'oublierai jamais la première entrevue entre Marcel Jousse et Panaït Istrati. Le savant jésuite m'avait demandé de lui ménager un entretien avec le grand conteur dont il me savait l'ami. « Dans ses savoureux récits, m'avait-il dit, je trouve la magnifique illustration de mes découvertes et la justification de mes théories. Il emploie toujours le style oral et c'est pourquoi ses œuvres se révèlent si conquérantes »

Quand je les ai mis en présence, Istrati ne connaissait des travaux du psychologue du langage à peine les lignes essentielles que je lui avais rapidement esquissées mais le R.P. Jousse avait lu toutes les belles histoires de l'ancien débardeur au port de Braïla. Et, pendant une



heure, il en analysa les richesses avec une précision et un enthousiasme qui laissèrent notre Panait éberlué. Non pas satisfaction vaniteuse d'homme de lettres, certes, mais étonnement de grand enfant.

Oui, grand enfant, notre ami est d'abord cela. Il a gardé ce miraculeux privilège. L'une des qualités essentielles de l'artiste : voir toujours le monde avec des yeux neufs et une sensibilité d'enfant, le redécouvrir chaque matin. De l'enfant Istrati a cette inusable fraîcheur devant l'objet et un enthousiasme pour la beauté que rien ne peut abatre.

Il a surtout cette faculté d'aimer, choses, bêtes et gens d'un amour désintéressé. Et parce qu'il les aime ainsi, première récompense, il les voit bien, c'est à dire qu'il les voit en visionnaire, saisissant en même temps, les détails caractéristiques et l'ensemble, oubliant les aspects ne présentant qu'un intérêt secondaire.

J'en suis presque à souhaiter que beaucoup de mes lecteurs ignorent avant d'avoir lu cet article l'œuvre géniale d'un conteur qui n'est roumain que par son origine à l'affabulation de ses récits puisqu'il écrit en français et que l'élément proprement spirituel de son inspiration appartient à l'humanité la plus générale. Je n'aurai pas toutes les semaines pareilles révélations à leur apporter.

Qu'ils lisent d'abord Kyra Kyralina, Oncle Anghel, Codine, Mikhaïl, Nerrantsoula et celui qui paraît aujourd'hui La Maison Thüringer. C'est ce dernier que je place au-dessus de tout avec Nerrantsoula et Codine mais je sais que certains préfèrent Kyra et Oncle Anghel.

D'ailleurs, à chaque nouveau livre, les fidèles d'Istrati éprouvent un petit frémissement : l'œuvre qui vient, suscitera-t-elle en eux une émotion aussi puissante que les précédentes ? Ils ne sont jamais déçus puisque son œuvre est lui-même, presque sans transposition.

Cette transposition, insignifiante, dans les ouvrages antérieurs, disparaît complètement avec La Maison Thüringer, ce qui donne à ce récit un accent plus direct encore qu'aux Haïdoucs ou à Tsatsa-Minnka par exemple. On ne croyait guère que ce fut possible.

Sans doute dans ce livre comme dans les autres un puriste rencontrera-t-il pas mal de constructions défectueuses et quelques termes impropres — très peu, le vocabulaire laissant beaucoup moins à désirer que la surface — mais en trouverait-il beaucoup moins chez la plupart des romanciers contemporains qui n'ont pourtant l'excuse d'Istrati qui écrit une langue étrangère, apprise absolument seul et de raccroc en Suisse, pendant qu'ouvrier peintre, il barbouillait des tracteurs à longueur de journée pour gagner sa vie ? D'ailleurs Istrati n'a sur ce point aucune prétention (lisez l'émouvante préface de La Maison Thüringer) ; et puis surtout, on ne songe guère, en le lisant, à toutes ces subtilités. Un courant vital si puissant emporte le récit que dès les premières pages, vous êtes emportés, subjugués...

Ce qui frappe le lecteur dans les récits d'Istrati, c'est malgré l'audace ingénue de la vision, qui ne s'interdit rien, et parfois la cruauté naïve des termes, une profonde pureté d'intention. Sans doute ces livres ne sont peut être pas à mettre entre toutes les mains, pour employer l'expression consacrée mais c'est uniquement alors pour des questions d'opportunité et non à cause de l'esprit qui les anime.

« Un homme pour qui le seul fait d'exister est un miracle de tous les instants, dit-il, de son héros Adrien Zograffi ». Cette définition s'applique à merveille à Panait Istrati ; on devrait pouvoir l'appliquer à tout artiste.

Frédéric Lefèvre.



A NOTRE AMI DISPARU

SUR LA MORT D'UN AMI GEORGES FRIEDMANN

Décidemment nous n'arrivons pas à clore notre rubrique nécrologique ! Et puis Elian J. FINBERT, c'est Georges FRIEDMANN qui nous quitte, deux jours avant notre rencontre. Nous perdons non seulement un dévoué et fidèle ami d'ISTRATI mais aussi je pleure personnellement un ami qui, depuis 45 ans m'a encouragé, aidé sans défection.

Nous nous étions rencontré en 1932, à «l'Université Ouvrière» à l'occasion d'un cours qu'il faisait sur «l'organisation scientifique du travail» en U.R.S.S. et dans les états capitalistes. De 1947 à 1960, il s'intéressait à nos communautés de travail de Valence. Nos compagnons se souviennent encore des conférences qu'il fit dans nos usines. Il interrogeait chacun d'eux, à son poste de travail, pour déceler les fatigues, les nuisances, du «travail en miettes». Consciencieux jusqu'à l'extrême il s'intéressait au moindre détail. Ses livres sont ainsi l'expression d'un penseur mais aussi le reflet de ses enquêtes et de son expérience.

Georges FRIEDMANN c'était aussi un cœur d'or, combien d'amis a-t-il aidé de ses relations et parfois financièrement. A notre assemblée générale, notre ami RABEIL nous indiquait que, chômeur, il avait pu se faire embaucher chez Renault, grâce à son intervention.

En 1956, G. FRIEDMANN, alors directeur de la Section Sociologie du C.N.R.S., me fit l'honneur de m'intégrer dans la délégation française au 3e Congrès Mondial de Sociologie. J'ai pu exposer, en séance plénière, notre expérience déjà longue des communautés de travail. Avec Jean GUEHENNO, les professeurs Paul RIVET, Marcel BARBU, Georges FRIEDMANN a marqué ma vie et c'est grâce à l'affection de ces hommes de cœur et de talent que j'ai pu faire nom petit chemin dans la vie.

Je laisse à un autre de nos grands et fidèles «amis de PANAIT ISTRATI, Edgar MORIN», de dire ce que fut la pensée et l'œuvre de Georges FRIEDMANN, en reproduisant l'article du «Nouvel Observateur» du 28 novembre 1977.



Adieu à notre bon Georges FRIEDMANN
M. MERMOZ

La sagesse de Georges Friedmann

• *Nouvel Observateur* 28/11/77

Un sociologue au grand cœur vient de disparaître. Edgar Morin, qui fut son élève, nous dit l'homme qu'il était et nous rappelle ce que nous lui devons

■ Quand, dans les années 1920, une lumière venant de l'Est annonça qu'un sixième du monde avait été libéré, il fut de cette première phalange de jeunes intellectuels bourgeois à vouloir suivre l'étoile rouge qui guidait l'émancipation du genre humain. Certes, déjà, l'irré-médiable s'était accompli, mais les événements politiques profonds mettent des dizaines d'années de lumière à traverser les espaces mentaux, et ce sont les astres moribonds qui commencent à briller de leur vif éclat pour ies mondes lointains...

Georges Friedmann s'inscrit dans le mouvement naissant de l'intelligentsia vers le communisme. Mais, à la différence de ceux qui rejettent en paroles leur héritage culturel, ce fils de famille voulut refuser son héritage matériel (très longtemps il garda le secret sur la donation qu'il en fit). A la différence de ceux qui vont à l'idée de la classe ouvrière et se bornent à la rencontrer dans son incarnation politique, le « parti de la classe ouvrière », il voulut, lui, aller en usine, puis dans les usines, connaître et étudier sur les lieux et dans les opérations ce que dédaignent les philosophes et les intellectuels : les conditions réelles et concrètes du travail ouvrier dans l'industrie moderne.

C'est bien là ce qui marque son aventure singulière dans la pensée contemporaine. Le marxisme lui fit découvrir, au-delà de la classe ouvrière mythique incarnée par le Parti, une

classe ouvrière réelle asservie non seulement à l'exploitation capitaliste mais à des conditions techniques de travail propres à l'organisation industrielle, laquelle se retrouve aussi dans les pays dits « socialistes ». Et sa recherche proprement dite va le porter, d'abord aux Etats-Unis et en U.R.S.S., puis un peu partout dans le monde de 1930 jusqu'à ces dernières années, à explorer, étudier, envisager l'évolution des « Problèmes humains du machinisme industriel » et du « Travail en miettes » (1). C'est immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, bien avant que le mot autogestion ne soit lancé, que ses espoirs et son extrême attention se portent sur les expériences de communautés de travail, notamment celle de Boimondeau, à Valence, animée alors par un de ces hommes qu'on est toujours fier de connaître et d'aimer, Marcel Mermoz.

Le « culte du chef »

Mais, entre-temps, s'était effectuée la grande fracture de la Seconde Guerre mondiale, qu'avait précédée de peu sa propre fracture personnelle, consécutive à la dénonciation par le Parti communiste français de son livre « De la Sainte Russie à l'U.R.S.S. » (Gallimard). C'est au cours de la première glaciation stalinienne qu'il effectue de nombreux voyages en U.R.S.S. ; mais sans doute il veut se masquer les convulsions, purges et liquidations pour étudier les nouvelles formes d'organisation,

sovkhozes, kolkhozes, planification, éducation...

Les traits « négatifs » qui lui apparaissent sont interprétés comme conséquences de l'arriération de la « Sainte Russie » tsariste, du poids du passé. Il ose remarquer dans son livre qu'il y a un « culte du chef » (terme annonçant quasi littéralement le « culte de la personnalité » du rapport Khrouchtchev), mais il le comprend comme une nécessité politique destinée à souder ensemble des ethnies hétérogènes et encore imprégnées de l'ancienne religiosité.

Plutôt que de profiter de cette justification critique, le P.C. de l'époque dénonça l'ignoble calomnie. Politzer se chargea de l'exécution et prouva de façon marxiste qu'il n'y avait pas de culte de Staline, mais juste hommage rendu au grand Génie. La blessure de Georges Friedmann fut d'autant plus profonde qu'il se voyait rejeté non pour avoir critiqué l'U.R.S.S. mais pour l'avoir justifiée. Je me souviens très bien que, en 1940, « De la Sainte Russie ? l'U.R.S.S. » fut un des livres qui me poussèrent à croire en l'avenir de l'U.R.S.S. et à faire le

pas décisif... J'avais dix-neuf ans, je m'étais ouvert à Georges Friedmann, qui était, lui aussi, réfugié à Toulouse, et il ne me déceura pas. Durant la Résistance, qu'il fit avec son ami Jean Cassou, nous nous rencontrions souvent, faisant le point, moi essayant de le convaincre, lui prudent et expectatif.

Après la guerre, sans cesser son enquête permanente sur le travail industriel et, dans la logique de cette recherche, il interroge la vie hors du travail, ce « loisir » qu'on essaie alors de promouvoir, organiser, cultiver, et il se demande si le loisir est libération, compensation ou suraliénation. En même temps, la recherche de Georges Friedmann débouche nécessairement sur la « civilisation technicienne » et c'est dans les années 1950 qu'il découvre, bien avant que le mot ne soit lancé, l'écologie sociale : il s'interroge en effet sur les problèmes fondamentaux d'existence que nous pose le « milieu technique ».

La « crise du progrès »

Les années 1945-1950 sont celles où sa recherche étend ses pseudopodes et ses interrogations. Georges Friedmann est alors sociologue globe-trotter et parcourt le monde, d'usine en usine mais aussi de culture en culture. Directeur du Centre d'Etudes sociologiques, il favorise les recherches sur le terrain ; il ne s'est pas converti pour autant au positivisme acéphale de la sociologie américaine d'alors ; il voudrait surtout que la description empirique soit un garde-fou contre l'idéologie abstraite. On peut alors lui reprocher d'occulter le problème de l'exploitation capitaliste et celui de la lutte des classes. Mais justement il met en lumière ce qui est alors occulté par la vulgate marxiste qui ne voit que « capitalisme » et « lutte des classes » : les problèmes fondamentaux de division et d'organisation du travail, d'oppression et d'aliénation par la technique elle-même, d'alternances travail-loisir sans alternative, de qualité de la vie.

Alors que dans la décennie 1950 la recherche friedmannienne devient de plus en plus

réflexive, c'est, dans les années 1960, sa réflexion qui devient de plus en plus méditative. Alors commence une grande réinterrogation qui, rétrospectivement, nous montre que Friedmann est en résonance avec la crise « de civilisation » profonde, qui couve alors et qui surgit au grand jour après 1967-1970.

Friedmann avait, dans les années 1930, interrogé l'idée de progrès (« la Crise du Progrès », Gallimard). Il avait vu, dans les retours au doute, au nihilisme, à la mystique, à la religion, au spiritualisme le signe que la bourgeoisie avait cessé de jouer son rôle « progressif », qu'elle avait « perdu les pédales » de l'histoire, tandis que la classe ouvrière reprenait le flambeau du progrès. Mais, vingt-cinq ans plus tard, Friedmann entre à son tour dans la « crise du progrès ».

Le développement technique, les nouvelles conditions de vie, les régimes dits « socialistes », tout lui semble de plus en plus ambigu, incertain. Il se repose les problèmes que le demiurge technique et le progrès social semblaient devoir résoudre immanquablement : comment changer la société, la vie, comment vivre autrement, où est le vrai progrès ?

Cette interrogation spirale, partie du travail humain, devient la vaste méditation qui aboutit à « la Puissance et la Sagesse » (Gallimard). Livre-somme, vieux de langage, mais jeune de pensée, surtout, dans son invitation à tout repenser. Il réinterroge, lui, à sa façon, ces religions, ces croyances, ces « spiritualismes », qu'au même moment, autrement, une jeunesse réinterroge. Il ressent de plus en plus que l'action technique, matérielle, institutionnelle, l'action sur l'extérieur et sur les autres ne suffit pas, qu'il faut aussi une action de l'intérieur, sur l'intérieur, de soi sur soi, et il réhabilite ce terme magnifique de sagesse, dévalué par les ingénieurs en politique, et toutes les visions-du-monde régnautes dont le dénominateur commun est d'occulter le problème du sujet.

La conscience en miettes

L'œuvre originale de Georges Friedmann est en marge des grands courants de pensée qui se sont succédés depuis quarante ans mais au cœur des problèmes contemporains. Friedmann resta fidèle aux questions premières et essentielles qu'il se posait dans l'adolescence ; sa recherche et sa réflexion se sont alimentées l'une l'autre et ont alimenté sa méditation des ultimes années. Ainsi, il ne s'est pas enfermé dans la catégorie spécialisée de « sociologie du travail », mais il l'a ouverte sur la vie sociale, sur la vie. Il s'est refusé au travail en miettes, à la sociologie en miettes, à la science en miettes, à la conscience en miettes. Il voulait vivre à la hauteur de ses idées, il aspirait à la sagesse, et il exprime de façon touchante, dans « la Puissance et la Sagesse », sous forme de dialogues entre un Friedmann-Quichotte et un Friedmann-Sancho, son déchirement et son effort.

A la source de ses vertus d'intelligence, je vois une candeur infinie, un sérieux imperturbable, une curiosité inapaisable. C'est cela qui lui a fait percevoir les évidences énormes que les intellectuels ne voient pas parce qu'ils ont des lunettes idéologiques à la place d'yeux. Esprit plus continental que méditerranéen, il avait des perspicacités que n'ont souvent pas les Florentins ou les Athéniens de l'intelligence.

Que sa mémoire et sa pensée puissent aider à lutter contre les visions apprises, les leçons apprises, les idéologies ready-made, pour l'expérience autodidacte et la vérification ; qu'elles nous incitent à nous ouvrir, Georges Friedmann éprouvait un amour physique du monde, et il s'était senti, dès sa jeunesse et pour toujours, en résonance avec Spinoza. C'est cet amour qui lui a donné, à travers épreuves, souffrances et désespérances, une aptitude insondable à connaître la Joie.



Certains de nos amis, admirateurs de Henri Barbusse, Jean-Richard Bloch, Francis Jourdain, plaident la bonne foi pour ces écrivains. Ils ont calomnié, insulté, Panait Istrati, en connaissance de cause. Ils l'ont traité sans preuves, ignominieusement d'antisémite, d'agent de la garde de fer, agent de la Sigourantza dans des articles de "Monde" entre 1933 et 1935.

Or, en Mai 1933, Panait Istrati, dédicait les exemplaires de ses oeuvres. Il fut pris à partie par des membres de la garde de fer. En Roumanie, toute la presse du centre et de la droite, traitait à l'époque Istrati de "communiste". Elle a fait écho, largement de cet incident. Si nos "bonnes consciences" françaises pouvaient ignorer de bonne foi, cet incident largement relaté par la presse Roumaine de l'époque, ils ne pouvaient ignorer, l'écho qu'en avait donné la presse en Europe les 29 et 30 Mai 1933.

Nous donnons ci-après, reproduction des dépêches publiées par "Comédia", "L'Intransigeant", le "Temps", le "Petit Journal" et le "Journal de Genève".

La figure du jour



Panaït ISTRATI

« Heureux Paris, doit penser cet écrivain roumain, où l'on peut dédicacer des livres, sans danger d'être houspillé par des bandes antisémites. » Et cela se passait à Bucarest, son propre pays !

"Comédia" - 29 mai 1933

Panaït Istrati attaqué par des antisémites Paris - Soir

L'écrivain Panaït Istrati, d'origine israélite, a été attaqué à Bucarest par des étudiants antisémites alors qu'il dédicait des exemplaires de ses œuvres dans une librairie. Istrati dut son salut à l'intervention énergique du romancier Petresco.

(sic)

Genève - 29 mai 1933

"JOURNAL DE GENÈVE",
Panaït Istrati attaqué dans une librairie de Bucarest

Bucarest, 28 mai. L'écrivain roumain Panaït Istrati, d'origine israélite, a été attaqué, samedi soir, tandis qu'il dédicait des exemplaires de ses œuvres, dans une grande librairie de Bucarest, par un groupe d'étudiants affiliés à l'organisation antisémite de la garde de fer.

L'écrivain a pu échapper à ses agresseurs et se mettre sous la protection de la police grâce à l'intervention courageuse du romancier Petresco.

Cette agression a produit une vive émotion à Bucarest.

par agitation

Paris - 30 mai 1933

"L'INTRANSIGEANT"

L'écrivain attaqué. Le romancier Panaït Istrati vient d'être attaqué en Roumanie, à Bucarest, samedi soir, dans une grande librairie, par un groupe d'étudiants antisémites. La police dut intervenir pour dégager Panaït Istrati et le protéger.

"LE TEMPS" - Paris 29/5/33

Roumanie. — L'écrivain communiste Panaït Istrati a été attaqué, samedi soir, dans une grande librairie de Bucarest par un groupe d'étudiants antisémites. La police a réussi à dégager M. Istrati.

L'AGITATION ANTIJUIVE EN ROUMANIE

L'écrivain Panaït Istrati molesté par les étudiants

Bucarest, 28 Mai. — L'écrivain roumain Panaït Istrati, d'origine israélite, a été attaqué ce soir, tandis qu'il dédicait des exemplaires de ses œuvres dans une grande librairie de Bucarest, par un groupe d'étudiants affiliés au parti antisémite de la Garde de Fer.

L'écrivain qui était accompagné de sa femme a réussi à échapper à ses agresseurs, grâce à une intervention du romancier Petresco dont l'attitude énergique a fait reculer les agresseurs et a permis à M. Panaït Istrati de se réfugier sous la protection de la police.

Cette agression a produit une vive émotion à Bucarest.

"Petit Journal" - 29 mai 1933

TEMOIGNAGE DE CEUX QUI L'ONT CONNU



TEMOIGNAGE DE CEUX QUI ONT CONNU PANAIT ISTRATI MADAME A. M. GINISTY-BRISSON

On connaît l'amitié fraternelle de Panaït Istrati, avec le grand compositeur roumain STAN GOLESTAN, un ami de la France et de la musique française. Etabli à Paris, il faisant la chronique musicale au journal «le Figaro» Stan Golestan était l'un des proches amis de Madame A. M. GINISTY-BRISSON, la sœur du directeur de «Figaro». Sa mère conduisait «l'Université des Annales», et faisait paraître la revue «Conferencia».

Dans ce cercle d'intellectuels français apparut Panaït Istrati, qui fit connaissance de Madame Ginisty-Brisson, à STAN GOLESTAN. Une amitié naît de cette rencontre. Panaït Istrati a offert ses livres dédiés à cette admiratrice de son œuvre. Sur l'un de ces livres, par exemple, nous lisons cette dédicace : «A mon amie Madame Ginisty-Brisson, âme orientale, ennoblie de toute la délicatesse française qui nous manque à nous autres Orientaux. Son frère PANAIT ISTRATI, Bucarest, Octobre 1934».

Madame A. M. Ginisty-Brisson admirait, en même temps, d'autres artistes Roumains : le célèbre peintre Eustache Stoenesco, qui a fini ses jours à Paris ; la jeune violoniste roumaine Lola Bobesco et le chef d'orchestre réputé Ionel Perlea. Parmi eux, Panaït Istrati «squelettique, ravagé de flamme intérieure» était celui qui la charmait le plus.

En automne 1934, Madame A.M. Ginisty-Brisson, accompagnée par le compositeur Stan Golestan, passent quelques mois à Bucarest. Ils rencontrent Panaït Istrati et sont hébergés chez le peintre Stoenesco, au fond «d'un jardin encore soyeux de feuilles mortes». Un soir d'Octobre, ils se réunissent dans l'atelier du peintre, pour satisfaire les yeux et les oreilles, avec quelques mélomanes choisis de la société roumaine, écrivains et artistes. Panaït Istrati était là, et aussi le Conte d'Ormesson, Ambassadeur de la France à Bucarest.

Cette soirée artistique reste inoubliable pour Madame A. M. Ginisty-Brisson, qui l'a évoqué dans les pages de la revue «Conferencia», (le 15 Décembre 1934). Elle a insisté spécialement sur Panaït Istrati. Voici ses souvenirs :

«Le soir, Panaït Istrati, le grand vagabond du monde qui fit tous les métiers ambulants, avant de jeter ses cris révolutionnaires dans une œuvre ou souffle un vent brûlant, le visage creusé de violences contenues, s'écrie tout à coup :

– Ne nous quittons pas ! j'ai envie de vivre ce soir !

Il se redresse comme s'il évadait encore dans l'espace, et avec une singulière émotion conte au hasard de sa mémoire ses souvenirs.

Que dire de son éloquence ? Ce sont des torches qui brûlent. Elle ressemble à ces grands feu de puits de pétrole qui, de loin, dans la campagne roumaine, prennent le rythme des palpitations de la terre et contiennent du cuivre, du soleil et de l'enfer.

D'où lui vient, mon Dieu, ce torrent de vie qui, tout à coup, s'exprime images, en soubresauts en trouvailles d'expressions et qui ressemble à aucune autre éloquence ?

Jamais je n'oublierai les heures passées auprès de cet enfant terrible, écrivain de génie».

Le peintre Eustache Stoenesco est l'auteur d'un portrait très réussi de Panaït Istrati, considéré par la revue parisienne «Beaux Arts» (le 8 mars 1935) comme l'une «des plus remarquables œuvres, de l'avis unanime». Dans ce portrait dit le chroniqueur français «La figure émaciée du grand écrivain, animée par un regard de bonté et de franchise à admirablement servi l'artiste, qui nous a donné là une de ces plus grandes œuvres».

Malheureusement, ce portrait de Panaït Istrati s'était égaré dans les années noires de la dernière guerre mondiale. La veuve de l'écrivain possède seulement une très belle photo, d'après cette toile si magistralement réussie. D'après cette photo, on a reconstitué le «portrait de Panaït Istrati» qui figure aujourd'hui dans son bureau, à côté de quelques autres souvenirs qui ont été conservés.

A. TALEX



PAGES OUBLIEES

GRECE
KAZANTZAKI NOUS PARLE DE BERGSON ET D'ISTRATI

Dans «les Nouvelles Littéraires», du 19 Février 1948, il y a une interview avec le grand écrivain grec **NICOS KAZANTZAKI**. En ce temps-là, il avait soixante-deux ans. Comme pour son héros Ulysse, les voyages lui ont rajeuni le corps et libéré l'esprit.

Un journaliste français **Jean Desternes** lui prend une interview, tandis qu'il travaillait à Paris, dirigeant le bureau des traductions de l'UNESCO.

Nous reproduisons intégralement le fragment de cette interview concernant Panaït Istrati, qui conserve son actualité en dépit du temps passé :

– *Vous avez tout de suite sympathisé avec Panaït Istrati ?*

– Ce fut le coup de foudre. Nous avons lié connaissance dans un petit hôtel de Moscou (N.R. Hôtel Passage) et aussitôt nous étions amis. J'ai toujours apprécié chez lui la chaleur de cœur et l'enthousiasme devant la vie.

– *En quelle langue parliez-vous ?*

– En français, malheureusement, fils de contrebandier grec, il avait à peu près totalement oublié la langue paternelle, à part quelques injures et quelques mots salés qu'il nous servait avec beaucoup de vigueur. Dès qu'il ouvrait la bouche, c'était un conteur merveilleux qui nous tenait sous le charme, une réincarnation de Shéhérazade.

– *Il a été vite déçu par l'URSS ?*

– Un jour à Leningrad il constata un fait isolé, un fait condamnable et odieux, mais qui n'était qu'une poussière sur l'édifice. Une impression suffit à déclencher chez lui un complexe d'antisoviétisme, qui n'épargnait plus dans le régime de Staline.

– *Ces brusques renversements étaient fréquents chez lui, qui se laissait mené par le cœur ?*

– Fréquents, oui, et même dans son amitié, qu'il lui fallait nourrir par des disputes. Alors que je m'efforçais de considérer le cercle, il fixait son attention sur un point et de là concluait à toute la périphérie. D'abord, il n'était pas un village que nous traversions, d'Odessa à Mouronansk, où il ne s'écriait, enthousiaste : «c'est là que je bâtirai ma maison». Mais c'était un révolutionné plutôt qu'un révolutionnaire. Il n'a jamais eu une cible devant lui où lancer ses flèches : elles se déplaçaient au gré du moment. J'avais beau lui dire que les colosses ont toujours les pieds dans la boue et le sang, que le christianisme lui-même s'était forgé d'impuretés pour donner malgré tout sa magnifique floraison dans l'art et la pensée. Panaït Istrati n'acceptait pas les tâches sur son idéal.

— Il fut considéré comme un renégat, et Francis Jourdain lui lançait : «ils t'ont eu, Panaït, ils t'ont eu !»

— On a été d'une profonde injustice avec lui et le «Cas» Panaït Istrati a rencontré une incompréhension à peu près totale. Ma femme (N.R. l'écrivain grec Eleni Samios) a écrit là-dessus «la vraie tragédie de Panaït Istrati, qui est parue en langue espagnols. Souvenez-vous de la mise au point de Panaït, dans «les Nouvelles Littéraires» : «Je ne veux rien avoir à faire avec ces gens-là... (les exploités politiques). Je n'adhère à rien»

— Vous avez rompu avec lui ?

— Je l'ai perdu de vue. Il était dans un sanatorium en Roumanie. (N.R. le sanatorium de tuberculose «Filaret», de Bucarest). Moi, je voyageais. J'étais à Port-Saïd, lorsque j'ai reçu de lui sa dernière lettre déchirante, où il examinait son attitude, se repentait d'avoir été trop loin. Il me demandait de venir mourrir près de moi, à Echine, car il sentait sa fin venir et il voulait une réconciliation totale.

— Il avait le culte de l'Amitié ?

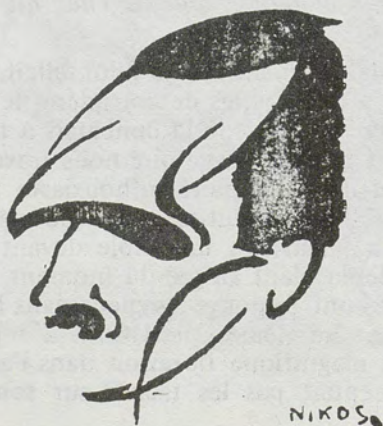
— Quel homme étonnant ! Quelles ressources d'énergie et de bonté ! **Un jour on lui rendra justice**, peut-être publiera-t-on ses lettres. Madame Romain Rolland en a de très belles. Celles qu'il m'écrivit sont chez moi, en grèce. Sa correspondance rappellera quel ami et quel héros enthousiaste il sut être.

— On trouve dans votre «Alexis Zorba», plus qu'une rencontre d'initiales avec «Adrien Zoraffs». D'abord parce que pour nous, ils sont tous deux d'Orient... Dans le chant même, dans le ton épique et savoureux, vous rejoignez Panaït Istrati pour évoquer la mer, la danse ou l'amour et pour conter de pittoresques légendes...

— Oui nous sommes d'Orient. Pour nous, l'image n'est pas un procédé littéraire. On ne dit pas, chez nous, «être sourd», mais «avoir l'oreille fière». Ainsi chaque parole de Zorba est une image. Son cœur est un voile rafistolée : «Trente-six mille trous, trente-six mille pièces». Il recrée tous les mythes et fait craquer tous les cosmogonies.

— On sent en vous aussi la même ferveur qu'Istrati devant la vie.

— Cela est propre à notre race et nous pensons avec les Hindous que, toi et moi nous sommes un. Il faut savoir s'unir avec la vie, embrasser la terre et la mer et le ciel. La mouette qui se laisse balancer par le flot semble une écume passive de la vague mais elle épouse la mer et jouit du rythme universel.



INTRODUCTION AU MANUSCRIT

Pages de voyage

LES FRÈRES PAUVRES

Parmi les manuscrits de Panaït Istrati, appartenant à la période de son séjour en Suisse (1916-1919), ont été gardés les récits : *L'Évadé d'outre Rhin* (11 pages), *Père Popa* (56 pages) et *Les Frères pauvres* (57 pages). Ils sont écrits à Genève, en 1918, quand Panaït Istrati était un vagabond et travaillait durement et sans succès pour gagner son pain. Ces trois manuscrits sont écrits en langue roumaine.

Les manuscrits ont été conservés par notre ami Jean Stanesco, qui a traduit lui-même le récit *Père Popa*, paru dans nos «Cahiers», n° 12-13-14-15. *L'Évadé d'outre Rhin*, traduit en français par notre amie Hélène Guilliermond, a été publié dans nos «Cahiers», n° 8 (première série). Ces manuscrits ont été publiés en Roumanie, par nos soins, dans les revues «Manuscriptum» et «Les Annales de Braïla».

«*Les Frères pauvres*» est le dernier manuscrit inédit de Panaït Istrati, que nous venons de présenter dans ce numéro des «Cahiers», aux lecteurs français. Il constituait dans la pensée d'Istrati le projet d'un roman-cycle, en plusieurs volumes, sur son vagabondage en Egypte. On a même retrouvé un plan, rédigé par l'auteur, pour le premier tome, composé en trois parties avec 10 chapitres au total.

Le manuscrit est inachevé, et signé par un pseudonyme : *Alexe Pribeagu*. Il contient 57 pages, ce qui représente un chapitre et demi. Ce manuscrit n'a pas été continué par Istrati, ni repris dans ses œuvres plus tard. Voilà le «sommaire» du premier volume de ce roman :

Première partie : ABESALOM, le drogman

- Chapitre I : *Le débarquement - Des hommes infortunés - Hôtel de la Poste.*
- Chapitre II : *Chez Winder : les drogmans - Miska - Ibrahim - Du monde de toute sorte.*
- Chapitre III : *Le fripier - Les mendiants - L'Hôtel «La Punaise d'Or» - L'Ecrivain.*
- Chapitre IV : *Crœze, l'hollandais - L'Aveugle - Le Pêcheur d'éponges - Elie Motrogan - Le peintre de voitures.*

Deuxième partie : Le Révolutionnaire

- Chapitre I : *L'Italienne - Les Loteries - Le Tailleur - «La Boîte d'Aide».*
- Chapitre II : *Le Lot - Les Passants - Les Maçons - La Famille de Beyrouth.*
- Chapitre III : *Le Suicide - Le Manifeste - La Séance - La Déception.*

Troisième partie : ARTHEMISE

- Chapitre I : *«Bambina» - Chez «Alcazar» - L'Américain.*
- Chapitre II : *L'Amant - Adieu Gurghi - Nouvelle affligeante.*
- Chapitre III : *L'Inconnu - Matteï - La fuite - Epilogue.*

La première partie du roman commence avec le débarquement de l'auteur dans le port d'Alexandrie, au début de février 1907, après son aventure forcée à Naples, racontée dans le récit «*Direttissimo*». Le paquebot *H* signifie le nom *Hohenzollern* et il appartenait à la Compagnie maritime «*Nord-Deutscher Lloyd*». Sur ce bateau, Istrati s'était embarqué clandestinement, ayant l'intention d'arriver à Mar-



Ce long texte sera
l'objet d'un tirage à part
honorable commerce, réservé aux
"Amis de Panaït Istrati"
(Donner N. 2)

seille. C'était la première tentative vers l'Ouest. Mais, il est découvert sans billet et débarqué à Naples.

Quelques chapitres, mentionnés dans le projet du roman «Les Frères pauvres», on les retrouvent dans l'œuvre d'Istrati, plus tard. Par exemple : *Le Pêcheur d'éponges* a été écrit d'abord en roumain et publié en 1924, dans la revue bucarestoisie «La Vérité littéraire et artistique». *L'Italienne* figure sous le titre *Une soirée théâtrale à Damas*, dans le volume *Méditerranée - coucher du soleil*. Quant aux personnages, quelques uns paraîtront dans son œuvre. *Winder* est en réalité le vieux ami socialiste *Herman Binder* de Galatzi. Persécuté par les antisémites roumains, il s'était réfugié à Alexandrie où il tenait le bistrot «Au Fantassin Roumain», situé sur la rue Khandak, - refuge pour tous les vaincus, pour tous les déshérités, rongés par l'amour de leurs patries lointaines. Il a été évoqué dans ses livres «Passé et Avenir», «La Famille Perlmutter» et «Méditerranée - lever du soleil». *Elie Motrogan* était un violoniste tzigane, réfugié de son pays à cause des hooligans antisémites ; les mélodies populaires roumaines charmaient l'auditoire, le consacrant comme une célébrité même parmi les arabes.

La deuxième partie du roman était dédiée au *Révolutionnaire*, c'est-à-dire à son ami socialiste *Etienne Gheorghiu*. Ils passent ensemble l'hiver de l'an 1912, à Alexandrie, où Gheorghiu était venu pour se guérir de sa bronchectasie. Il porte, dans le roman, le nom *Gurghi*, donné par un garçon arabe qui ne pouvait prononcer le roumain «Gheorghiu». Son drame a été évoqué par Panaït Istrati, dans un numéro spécial de «La Tribune des transports» (le 6 mars 1915).

On connaît l'amour de Panaït pour son cher Etienne Gheorghiu. Il n'a pas renoncé d'écrire un livre sur lui. En 1925, à l'occasion de son premier voyage en Roumanie, il a fait des investigations parmi les militants socialistes, pour recueillir des souvenirs ou des informations sur la vie et l'activité de «Gurghi».

Dans une lettre, adressée aux Editions Rieder, un an avant sa mort, - Panaït Istrati parlait de ses projets littéraires. Parmi les titres mentionnés figurent *La Mère* et *l'Agitateur*, dont les héros étaient *Joïtsa Istrati* et *Etienne Gheorghiu*.

Mais ces deux livres n'ont pas été écrits à cause de sa mort prématurée, en avril 1935.

- a. tal. -
Bucarest, le 10 août 1977
N° 50

NOS AMIS DEPOSITAIRES

Librairie La Borgue Agasse - rue Saint Jean 45 Bruxelles
Librairie Fournier - avenue Victor Hugo (Valence)
Club Partir - 32 rue d'Hauteville - Paris (Xème)
Librairie Le Texte Intégral - 15 rue Beautreillis - Paris (IVème)
Librairie Publico - 3 rue Ternaux - Paris (11ème)

Librairie La Guilde - 18, rue Turbigo Paris (2ème)
Librairie La Puce à l'Oreille - rue des Rosiers Paris (4ème)
Librairie Autrement dit - 73 boulevard St-Michel Paris (5ème)
Librairie Noël Prumeta - 45, avenue Général de Gaulle 66000 Perpignan
Librairie Le Futur Antérieur - 22, rue Grande Réal 66000 Perpignan

CETTE REVUE NE PEUT VIVRE ET PROGRESSER QUE PAR SES ABONNES

SONGEZ-Y !

LES OEUVRES DE NOS AMIS

JEAN GUÉNOT

ÉCRIRE

GUIDE PRATIQUE
DE L'ÉCRIVAIN

avec des exercices



Écrire est un guide comprenant essentiellement des conseils pratiques mais aussi une part d'analyse. Il porte sur l'écriture professionnelle traitée comme un artisanat, tout autant que sur la place de l'écrivain dans l'industrie du livre. Il comprend des indications techniques qu'on n'enseigne nulle part mais qu'on applique partout. Édité par son auteur en toute indépendance financière, il s'autorise une liberté de point de vue qu'on ne peut trouver qu'en dehors des alignements et des systèmes.

Divisé en quatre parties, il traite successivement des relations de l'écrivain envers l'écriture, envers l'édition, envers le public et envers les genres en relation avec le marché actuel.

Chacun de ses trente chapitres répond à des questions réelles. Comment présenter un manuscrit ? A qui le faire lire ? Qu'est-ce qu'un contrat d'édition ? A quoi engage-t-il ? Quoi surveiller lorsqu'on le signe ? Qui fait vendre ? Comment le livre est-il distribué ? A qui appartiennent les lecteurs ? Comment écrire un dialogue ? Un film ? Une thèse, un manuel ou un livre pour enfants ? Un long chapitre explique comment s'éditer soi-même et à quoi on s'expose.

Écrire intéressera tout autant les écrivains débutants ou chevronnés que ceux qui veulent écrire mais n'osent ni ne savent comment débiter.

Quelques conseils parmi d'autres

« Pour améliorer son style : réécrire le premier chapitre des *Liaisons dangereuses*, de Laclos, en utilisant les métaphores de l'automobile. »

« Pour combattre une panne d'écriture inopinée : aller voir un film ; rentrer chez soi ; le raconter aussitôt en deux feuillets de mille cinq cents signes. »

« Pour apprendre à écrire une pièce de théâtre : prendre dans son programme de télévision le résumé d'une dramatique ; en bâtir la charpente et écrire le dialogue du premier acte ; lors de la diffusion, comparer. »

« Pour s'assurer que l'éditeur a lu le roman avant de

le refuser : insérer dans le texte un résumé de géographie en priant le lecteur de mettre une croix dans la marge. »

« Pour ruiner un producteur de cinéma : écrire un scénario au cours duquel Hannibal traverse les Alpes accompagné de ses éléphants. »

... Quelques métiers alimentaires pour écrivains : médecin de cure, gardien de maison de week-end, prostituée (pour une somme égale au traitement d'un professeur, trois clients par semaine suffisent, moins les copies à corriger), rentier (comme Flaubert), et, le plus difficile à trouver, un (ou une) mécène.

DU MEME AUTEUR

- ★ Céline damné par l'écriture à 25 F
- ★ Nouvelles à offrir à 24 F
- ★ La tour de papier à 34 F
- ★ ÉCRIRE
guide pratique de l'écrivain à 98 F

chez Jean Guénot
92210 Saint-Cloud

LES OEUVRES DE NOS AMIS

Sarah SAFIR-LICHNEWSKY

HISTOIRES DE CE TEMPS-LA

(Nouvelles)

avec une préface d'Armand LANOUX,
de l'Académie Goncourt

Winter-Palace - Avenue Riviera - 06500 MENTON
Tél. (93) 35.87.45



Les Histoires de ce temps-là sont des récits d'un temps revécu et traduit dans une mélodie particulièrement prenante.

David saute d'un train sur un quai de gare en Ukraine où l'accueille l'odeur de cuir de son enfance, après Moscou, l'université, les combats dans l'Armée Rouge, à une époque où, vers la fin des années 20, des bandes de cosaques fomentateurs de pogroms font résonner le sol gelé sous les sabots de leurs chevaux. Et ce soir-là justement, les cosaques arrivent, les isbas sont vidées, la population rassemblée. Avant l'incendie, l'officier cosaque reconnaît en lui l'un de ses anciens camarades d'université. Et il va lui jouer aux échecs la vie du village, durant toute une nuit russe, à la lueur d'un feu.

Histoires, aussi, de paysages en fuite pendant la guerre, dans lesquels il ne reste que des visiteuses à cheveux blancs et des arbres où s'accrochent pour la durée des souvenirs les fantômes des fusillés.

A Marseille, où personne ne se hâte un soir d'octobre 1942, M^{lle} Huguette prend en charge à la gare Saint-Charles des fillettes juives dont les parents ont été déportés, et les emmène avec d'autres dans un refuge caché. On la rafle. Au terme du

voyage, on met les petites en rang devant la chambre à gaz, on l'écarte ; alors M^{lle} Huguette reprend sa place vers la mort avec ses petits pour leur faciliter le passage, pour adoucir l'horreur d'un monde où l'indignité des adultes est inscrite dans les cendres du temps.

Sarah Safir-Lichnewsy a son univers. celui des chevaux du matin, du violoniste international qui voyage avec sa poupée, du mineur polonais qui meurt en faisant dérailler un train et dont on reconnaît les restes à sa chevelure blonde. C'est une humanité à la Panaït Istrati où ceux qui vont dans la vie les mains pleines côtoient ceux qui cherchent des obsèques à crédit. Un trieur de laine d'une usine de Reims voyage immobile jusque vers l'Australie. Il y a le nègre qu'on écarte, la femme qu'on oublie, le chien qu'on abandonne. Il y a, bien après, ces hurlements qui ressortent des murs d'un hôtel autrefois occupé par la Gestapo.

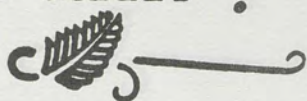
Surtout, retenue ou vibrante, Sarah Safir-Lichnewsy possède une présence et une mélancolie dans les tons qui en font, à travers son français classique, notre Katherine Mansfield russe. Son écriture est bonne conductrice d'une expérience sensible du cœur et de la défaite, du temps des morts et des amours envolés. Ce regard de femme, qui sait se poser sur les hommes, n'est pas le moindre charme de son talent : « *Lorsqu'un homme s'approche d'une femme, ce ne sont pas ses jambes qui viennent d'abord. Ce n'est que l'apparence... Il est le maître du monde* ».

Elle noue le passé au réel et le présent à l'éternité. Il est étonnant que cet écrivain de qualité nous arrive seulement maintenant, par la publication qu'elle entreprend elle-même de ses textes. Elle se diffuse seule. Libraires et particuliers peuvent lui passer commande directement chez elle (Winter-Palace, avenue Riviera, 06500 MENTON).

Jean GUENOT.

LES OEUVRES DE NOS AMIS

PIERRE MÉLET : « cinquante années, déjà ! déjà ! »



à la manière des troubadours

une petite histoire toute simple

Alors que les années s'envolent comme des feuilles mortes, comme ils sont doux et précieux les souvenirs du temps passé.

Quelle surprise et quel émoi de s'apercevoir que tout est allé si vite. Comment ne pas s'interroger et s'attendrir : "Cinquante années, déjà ! déjà !".

Ce sont ces cinquante années, si vite écoulées, où l'homme se cherche, que Pierre Mélet, à la manière des troubadours, nous conte d'une plume alerte, avec beaucoup de tendresse et de chaleur.

A cette épreuve des années où tant d'hommes et de femmes se confondent en amertume et en regrets pour une vie manquée, lui qui a su comprendre et infléchir la sienne, en a fait un aimable poème et se surprend à se demander s'il n'en ferait pas tout simplement une chanson qui serait la chanson du bonheur. Pour cela il fait référence à celle de ce Francis BLANCHE qu'il porte précieusement dans son cœur. Il laissera à celui-ci, son jour merveilleux de septembre, pour lui préférer, les circonstances obligent ; ce beau jour d'octobre, ce deux octobre 1927 qui pour lui, devait conditionner tout le reste.

Vous apprendrez tout le bonheur que recèle une vie simple, pure, généreuse et belle et toutes les richesses qui en découlent. Vous découvrirez que, sur le chemin des bergers et des troupeaux, deux êtres d'harmonie, merveilleusement faits l'un pour l'autre, ont trouvé leur voie avec en partage les mêmes angoisses, les mêmes aspirations et les mêmes joies ayant ainsi su ; très simplement, être heureux et le rester avec cette part de tendresse et cette fraîcheur merveilleuse des âmes qui défient les années.

Un petit livre chaleureux qui, à l'époque trouble que nous traversons, donne à réfléchir, reconforte, réconcilie avec l'existence et redonne le goût de vivre.

le volume 20 F, franco 22,75 F

Pierre Mélet 05300 Antonaves CCP Marseille 302-23 R

DU MEME AUTEUR

"Le Galvaudeux"

roman de la vie d'un berger
préface de Guillaume Raffin
prix Sully Olivier de Serres 1948

"Antonaves ! mille ans d'histoire"

l'évolution et la vie d'un village haut-alpin
préface de Jean Giono 1965

"30 années au service des bergers"

message de Paul Bonnet 1974
(chez Didier Richard à Grenoble)



LES OEUVRES DE NOS AMIS

(RAPPEL)

JEAN NÉAGOÉ

le triomphe de la volonté

On ne saurait présenter cet ouvrage avec plus de précision et d'objectivité qu'en reprenant ces quelques lignes de la préface :

« Le livre autobiographique de Jean Néagoé est une bonne action, un geste altruiste, un témoignage exemplaire et humain, qu'il nous plaît de saluer bien bas.

« Cet ouvrage s'adresse à tous, mais particulièrement aux jeunes, à ceux qui pourraient se croire handicapés à jamais, sans aucun espoir, dans le *struggle for life*, parce que le destin les a fait naître dans le milieu le plus défavorisé qui soit : celui de la paysannerie pauvre, très pauvre.

« Voyons, quel pouvait être vraiment l'avenir de ce petit Roumain, Jean Néagoé, aîné d'une humble famille qui comptait neuf enfants ?

« Ses parents, attachés à la glèbe — des serfs presque — dans un petit village perdu au fond de la province d'Olténie, ne pouvaient absolument rien pour lui.

« Cependant, l'enfant avait des yeux vifs, une imagination saine, de l'audace — toutes les audaces aimables de la jeunesse.

« Et c'était une bête de travail... »

Il serait superflu, croyons-nous, d'ajouter le moindre commentaire à cette analyse concise.

D'ores et déjà, le lecteur sait qu'il ne s'agit pas d'un roman ni d'un récit à suspense. Ici, l'imagination n'a aucune part.

En conclusion, c'est un document authentique qui, à dessein, prend parfois la rigueur d'un dossier judiciaire.

Afin que le lecteur puisse juger sur pièces.

Dans toutes les librairies. Et chez l'auteur 23 rue Sauteri
40 fr 06100 Nice

Imp. meyerbeer - nice

* COLLOQUE INTERNATIONAL PANAIT ISTRATI

Un colloque international Panait Istrati est en préparation pour Septembre 1978 à Nice. Nous faisons déjà appel aux écrivains, journalistes pour donner à ces deux journées le retentissement nécessaire.



Nous avons déjà l'appui de Mr Junesco, attaché culturel de Roumanie, Mme Monique Jutrin de Tel Aviv nous a assuré de sa présence.

Les écrivains roumains Al Opréa, Alexandre Talex et Mme Maria Pintia Donares ont promis leur concours.

* MEDAILLE PANAIT ISTRATI

Les services de la Monnaie, ont frappé une belle médaille de bronze pour Panait Istrati. Face un profil accentué de notre écrivain et au revers un pélican avec l'inscription circulaire "Kyra Kyralina" et "Les Chardons du Baragan".

Sur le fond : "Roumanie" et "France", les deux patries de l'écrivain.

Cette médaille est due au peintre-graveur "Anastase".

* ECHOS DE ROUMANIE

Sous le titre "La culture roumaine dans le monde", vient de paraître le texte ci-dessus, dont la traduction est la suivante :

"L'Association "Les Amis de Panait Istrati" publie dans "Les Cahiers des Amis de Panait Istrati", le n°6, Mai 1977, - revue trimestrielle de l'Association, - des textes inédits, ou d'une grande valeur, "pages oubliées" de l'écrivain roumain ("Notre mort laïque" etc.). Dans les pages de ce numéro, on publie sous la signature de Golfetto Christian, ses impressions de voyage ("Bonjour la Roumanie"), où sont évoqués les manifestations commémoratives dédiées à Panait Istrati, au Musée de la Littérature Roumaine, de Bucarest et à Braila. Il y a aussi des souvenirs sur Panait Istrati appartenant à Gabina Serebreakova, publiés dans le même numéro et présentés par Al. Talex.

"Dans le cadre de la rubrique "Echos et Nouveautés", la revue mentionne le projet de la revue "Sud", qui publiera "un numéro monographique", dont la responsabilité revient à Monique Jutrin".

ECHOS

* CENTRE DE DOCUMENTATION PANAIT ISTRATI DE PARIS

Nous sommes heureux de signaler à nos amis qu'Alexandre Talex a bien voulu accepter de venir 4 mois en France pour organiser et travailler à notre Centre de Documentation. Il y a là un gros travail de mise en ordre classement, mise en fiches, etc... des quelques trois cents lettres de Panaït Istrati et plus de 1200 documents divers, photos. Les documents se trouvent actuellement à Valence pour photocopie et reliure.

Un fidèle ami Mr Accord s'est proposé pour ce travail. Nul doute que d'autres amis de la capitale pourront aider d'avril à fin juillet 1978, Alexandre Talex et Mme Desroches. Veuillez nous écrire.



* Jean Godebert, le réalisateur de la belle émission de France-Culture sur Panaït Istrati, membre de notre comité d'honneur a visité la Roumanie, cet été, avec un groupe. Voici des extraits de sa lettre : "Les membres de notre groupe (nous sommes 60) ont été informés par mes soins - et ceux des guides - de la valeur de l'oeuvre de Panaït.

Certains se souviennent des "chardons du Barragan". Nous aurons de nouveaux et fervents lecteurs et je constate avec plaisir que Panaït est devenu une gloire nationale au même titre que Brancusi, Enesco, Elvire Popesco". Merci pour ce témoignage.



Sarah-Safir LICHNEVSKY

: "Histoires de ce temps là" . Le dernier recueil de nouvelles de notre vice-présidente mérite ce rappel. Ce livre préfacé par Armand Lanoux a du charme et de la grâce. Il se lit avec plaisir.

Editions SUBERVIE - 21 rue de l'Embergue
12000 Rodez

Monique
Jutrin-Klener

Panaït Istrati

un chardon déraciné

écrivain français, conteur roumain

(MASPERO)

Cette thèse de doctorat, de 300 pages, splendidement éditée, avec 8 photos, une bibliographie, peut vous être adressé directement (25 Francs Franco).

C. C. P. 30-122-94 - La SOURCE • 45



1 abonné un ami?

AVIS TRÈS IMPORTANT

Cette publication est entièrement indépendante. Elle n'appartient à aucune secte, à aucun parti : elle ne sert aucun dogme.

Elle groupe la pensée de gens très différents mais poursuivant le même but : DESIRER VIVRE LIBRE, avoir parfois des IDEES diamétralement OPPOSEES, voilà qui explique les contradictions de certains textes entre eux !

Tous les travaux que nécessitent la rédaction, la publication de cette revue sont exécutés bénévolement sans autre rémunération que la seule satisfaction de la besogne accomplie.

La Revue n'est pas une entreprise commerciale : elle ne vit que par le dévouement de ceux qui collaborent à sa rédaction. Aucun n'est rétribué et elle ne groupe que des hommes désintéressés.

N.D.L.R. Le montant de l'abonnement est l'indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de notre revue. Chacun peut, s'il le désire, augmenter ce chiffre.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

A L'ANNÉE : 4 NUMÉROS 25^f

TRIMESTRIEL

- Tous les abonnements partent du mois de janvier, et ne sont valables que jusqu'à la fin de l'année.
- Les personnes qui s'abonnent en cours d'année reçoivent LE ou LES numéros précédents.
- Le montant de l'abonnement est indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de la revue. CHACUN PEUT, S'IL LE DESIRE, augmenter ce chiffre, en participant à la SOUSCRIPTION PERMANENTE.
- Nous publions la liste des souscripteurs et des versements divers à la revue non pour flatter une vanité inexistante chez nos amis, mais dans le but de nous éviter un accusé de réception.
- Pour nos envois de SPECIMENS, nous recevons toujours avec plaisir des adresses d'individualités susceptibles de s'intéresser

EPITRE

à " ceux qui nous aiment "

Depuis plusieurs numéros, notre situation financière est difficile. Le prix de notre abonnement est si modique que nous ne pouvons subsister sans souscriptions. Il en sera ainsi tant que le nombre de nos abonnés n'aura pas doublé ou à peu près. C'est regrettable, mais c'est ainsi.

Pourtant, VOUS POUVEZ NOUS AIDER :

En nous trouvant de *nouveaux abonnés*, dans tous les cas en nous fournissant des adresses de sympathisants réellement susceptibles de s'abonner ;

En nous cherchant des *dépositaires* solvables ;

En nous demandant des *listes de souscription* et en les faisant circuler ;

BULLETIN D'ABONNEMENT

M _____

Adresse : _____

Souscrit un abonnement

Signature : _____

Date : _____

OFFREZ
UN ABONNEMENT

RECHERCHES
DE LA COMMISSION PARITAIRE

REVUE

La Commission Paritaire a l'honneur de publier
cette revue qui sera envoyée gratuitement à
tous les membres de la Commission. Elle
contient les travaux de la Commission et
des études de la Commission de la Santé
Publique. Elle est destinée à servir
d'intermédiaire entre la Commission
Paritaire et le public.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM	
PRENOM	
ADRESSE	
CITE	
PROFESION	
DATE	

